

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 25 AOUT 1888

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu. — Entre-vous et moi, par Hermance. — En fumant, par Raoul Renaud. — Poésie, par J. B. Caouette. — M. l'abbé Thomas Moreau. — Nos gravures. — Etymologie, par Hector Servadey. — Le premier baiser. — La science amusante. — Primes du mois d'août. — Usages et coutumes. — Caract. de la ménagère. — Choses et autres. — Récréations de la famille. — Feuilleton.

GRAVURES : Son Eminence le cardinal Lavigerie. — Le roi Milan et la reine Nathalie de Serbie. — Les ruines du château Bigot, à Charlesbourg (P. Q.). — Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
88 Primes, à \$1	88

94 Primes \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



Je m'étais promis depuis longtemps d'aller aux ruines du château Bigot, mais chaque jour amenait ses travaux, ses exigences ou la nécessité de l'exécution d'un projet plus récent, je n'ai pu faire que tout dernièrement le voyage de Québec, à Bourg Royal, expédition qui exige à peine quelques heures, aller et retour.

Bourg-Royal, malgré son nom très prétentieux, n'a rien qui frappe l'œil du passant, et les millionnaires semblent y être très rares.

M. l'abbé Charles Trudelle, dans son *Histoire de la paroisse de Charlesbourg*, donne une foule de renseignements des plus intéressants sur le château Bigot, je lui demande la permission de puiser dans son ouvrage :

« Cette antique demeure, dont il ne reste plus que des ruines, a été bâtie, suivant quelques-uns, (car l'histoire ne nous apprend, d'une manière exacte, ni par qui, ni en quel temps cette bâtisse a été faite) il y a plus de deux cents ans, par le premier intendant Talon, et a été connue sous les noms d'*Hermitage*, de *Maison de la Montagne* et de *Beaumanoir* et surtout de *Château Bigot* que lui a légué l'intendant Bigot en le vendant tristement célèbre par le séjour qu'il y a fait.

* * * Ce terrain faisait d'abord partie du fief de la Trinité et avait été originairement concédé (entre 1640 et 1650) à M. Denis, de la Rochelle, France. Cette seigneurie fut ensuite vendue à Mgr de Laval. Lorsque plus tard l'intendant Talon voulut former sa seigneurie des Îlets (ce sont les deux petites presqu'îles près de l'Hôpital Général) que lui avaient accordés Louis XIV et Colbert, et à laquelle il donna le nom de *Baronie d'Orsainville*, comprenant de plus Bourg Royal, Bourg-la-Reine et Bourg Talon, il y joignit certaines parties du fief de la Trinité et, entre autres, le terrain sur lequel a été bâti le château Bigot.

« Dès son arrivée dans le pays, en 1665, l'intendant Talon avait formé un établissement à Charlesbourg, probablement sur le terrain du

château Bigot, car le recensement de 1667 fait connaître qu'il y avait dans la paroisse « une habitation appartenant à M. Talon, intendant, où il y avait trente brebis et trente arpents de terre en valeur.

« J'ai entendu autrefois, écrit M. l'abbé Ferland, dire à Messire Demers que Talon commença à bâtir son manoir au lieu même où sont les ruines et que, plus tard, ce manoir, vendu avec les terres, fut réparé et agrandi.

« Nous ne savons guère, dit M. Jolicœur, ce qui se passa à la *Maison de la Montagne* jusqu'en l'année 1748, époque à laquelle François Bigot, troisième et dernier intendant du roi de France, arriva à Québec... Il avait été intendant à la Louisiane d'abord, puis à Louisbourg où il avait révolté les gens par sa rapacité et sa convoitise, c'était un homme de petite taille, mais bien fait, d'un port agréable, d'une grande bravoure, actif, aimant le faste, les plaisirs et surtout le jeu. Pour trouver les moyens de satisfaire ses passions il était sans scrupul.

« Les émoluments qu'on lui accordait étaient peu élevés, mais il savait se dédommager en manipulant les deniers du roi. Dans les dernières années de la domination française, nos ancêtres passèrent par des temps de malheurs et d'épreuves. Presque toujours sous les armes, ils négligeaient la culture de leurs terres, aussi les choses nécessaires à la vie étaient elles rares. En 1756, la misère était tellement grande à Québec, que les habitants en étaient réduits à quatre onces de pain par jour et à une livre de bœuf, de cheval ou bien de morue sèche. Encore tout le monde n'en avait point, et il n'était pas rare de voir des gens s'affaïsser sur la route exténués de faim. La France avait bien envoyé des secours, mais malheureusement la distribution en était confiée à Bigot. Au lieu de se prodiguer pour soulager la misère du peuple, ce monstre spéculait avec ses confrères sur les provisions du roi. De plus, il faisait acheter en sous main le peu de blé qu'on récoltait et le revendait à gros profits. La tradition a conservé la mémoire du fameux magasin qu'il tenait près du Palais, à Québec, et que le peuple, dans un langage pittoresque, avait baptisé du nom de *la Friponne*.

« Il se donnait au palais de l'intendant des bals magnifiques, et, pendant que les convives s'égayaient autour d'une table chargée de mets et de bons vins, on voyait rôder, dans le voisinage, des pauvres affamés. On jouait des sommes folles, mais les soldats ne recevaient point leur soldo et étaient à peine nourris et habillés, tandis que les officiers étaient obligés d'emprunter pour vivre. C'est en vain que le marquis de Montcalm adressait en France les plaintes les plus énergiques, on ne l'écoutait pas ; Bigot était protégé par madame de Pompadour.

« Quelque temps après son arrivée à Québec, Bigot avait acheté la propriété de la Montagne. La maison en pierre, à deux étages, avec cinquante-cinq pieds de front sur trente-cinq de profondeur ; elle était construite solidement ; les murs, comme on peut le voir encore, avaient quatre pieds d'épaisseur ; au milieu, était un mur de refend ; les deux étages étaient percés chacun de six fenêtres ; la porte était au milieu de la façade du sud ; une longue galerie faisait le tour de la maison.

« Après la fuite de Bigot, les derniers habitants du château furent quelques familles de Québec qui vinrent y chercher un refuge, pendant que l'armée anglaise, campée à la Pointe Lévis, bombardait la ville et la réduisait en cendres.

« Après la conquête, le gouvernement anglais s'empara de cette propriété et la vendit plus tard à la famille Stewart, dont plusieurs membres y passèrent l'hiver de 1775 à 1776, pendant que Arnold assiégeait Québec. C'est peut être la dernière fois que cette demeure fut habitée. La propriété se détériora petit à petit, faute d'entretien, et n'est plus aujourd'hui qu'une ruine complète.

« Elle était encore intacte au commencement du siècle, dit M. Jolicœur, quand les bons vivants de Québec s'y rendaient en pique-nique et y passaient une joyeuse journée. Peu à peu la maison fut laissée solitaire ou peuplée de fantômes. Suivant la chronique du village, il y avait un trésor dans le caveau ; suivant d'autres, la maison était haïe par des esprits...

Le 26 juin 1780, le château Bigot fut vendu par son propriétaire, Charles Stewart, avocat, à MM. John Lees, Simon Frazer et William Wilson, marchands, de Québec, qui la récédèrent en 1805 à M. Charles Stewart. Ce dernier la vendit à M. William Crawford et enfin passa en 1887 entre les mains de M. Léger Brousseau, le propriétaire actuel.

* * * Aujourd'hui c'est bien, en effet, une ruine complète, très peu imposante d'une maison qui n'a jamais dû ressembler à un château.

Au moment où quittant la voiture nous nous engageons dans le bois qu'il faut traverser avant d'arriver aux ruines, nous voyons accourir un vieillard qui a intérêt à nous accompagner.

C'est le père Joseph Bacon, cicérone de l'endroit, cicérone complètement dépourvu d'originalité, mais un brave homme qui fait son métier sans enthousiasme, froidement, vous débitant une histoire insensée d'un air somnolent et ne s'arrêtant que pour tirer une bouffée de fumée d'une vieille pipe dont le fourneau lui touche le nez.

Il nous dit que Bigot, qui était un grand seigneur, gardait chez lui une jeune fille qui n'avait le droit que de se promener dans le jardin sous la surveillance d'une vieille femme.

Un jour, trompant les yeux de sa gardienne, elle prit la fuite, fut reprise par Bigot et s'enfuit de nouveau.

Fou de colère, Bigot tua la vieille et la fit enterrer dans la cave, puis, pour éviter le châtiement qui l'attendait, il monta à bord d'un bâtiment pour s'en aller, bien loin, dans le sud.

— Si vous ne me croyez pas, dit le père Bacon, venez chez notre voisin, il a le livre où on raconte tout ça.

On voit que le cicérone n'a même pas la tradition, et qu'il se contente de raconter à peu près ce qu'il a entendu lire à la veillée.

Il ajoute qu'une tempête ayant assailli le navire en mer, Bigot monta sur le pont et appella le diable. Les marins, effrayés, ne savaient plus que faire, quand l'un d'eux leur dit :

— Faisons lui prendre de la boisson, enivrons-le et quand il sera sans connaissance, lions-le et jettons-le à l'eau.

Ce qui fut dit fut fait, mais, dit le père Bacon, il *ressoudait* toujours, les matelots ont eu bien de la misère, et ce n'est que quand un requin l'eut avalé qu'ils en furent débarassés cette fois pour de bon.

Un écu, et le cicérone disparaît.

* * * Somme toute, ce n'est pas une excursion à sensation comme on pouvait s'y attendre, mais l'endroit est suffisamment triste et le paysage assez monotone.

J'ai fait un croquis des ruines, croquis assez exact, que je donne au graveur du *MONDE ILLUSTRÉ*, afin que vous sachiez à quoi vous en tenir sur la valeur des fameuses ruines.

Il n'y a ni tourelles, ni souterrains, ni grandes murailles qui font le charme des ruines d'un vrai château, mais il ne faut pas oublier que nous vivons dans le pays de l'hyperbole et que nous voyons rarement les choses dans leurs justes proportions.

Quoiqu'il en soit, le château Bigot est un souvenir de ce *bon vieux temps* auquel aucun de nous ne voudrait revenir, et il aura eu au moins un mérite, celui d'exercer la verve de nos romanciers.

A ceux qui voudraient lire ces œuvres d'imagination, je citerai : « *Le chien d'or* » de Kirby, excellente traduction de P. Lemay ; *L'intendant Bigot*, de Marmette ; *Caroline*, de Amédée Papineau ; *Maple Leaves*, de Lemoine.

Léon Ledieu

On peut tout sacrifier à l'amitié, excepté l'honnête et le juste.—LOUIS VEUILLOT.

Celui là seulement est bon qui se montre reconnaissant pour tous les bienfaits qu'il reçoit, même pour tous les minimes.—FAUCHER DE ST-MAURICE.